

LA VIE APRÈS LES MORT·ES

Matin du 31 décembre 2024, dernier jour de l'année, ou dernier jour tout court. La lumière éclatante du lever de soleil se confronte aux épais nuages noirs qui recouvrent encore les cieux. Contraste prémonitoire. Ma mère s'est levée de bonne heure pour se rendre au crématorium de Welkenraedt. Habillée d'une blouse foncée de circonstance, sa petite croix en bois autour du cou, elle va y conduire les funérailles d'Huberte, 79 ans, décédée le 25 décembre.

GAËLLE HENKENS (TEXTE ET PHOTOS)

Myriam dans le cimetière d'Henri-Chapelle
(commune de Welkenraedt).



A cause du manque de prêtres, de plus en plus de laïques mènent ces cérémonies. En 2024, elles et ils étaient 256 dans le diocèse de Liège, majoritairement des femmes (70 %). Ce mouvement a démarré en France il y a environ 15 ans, la Belgique lui a emboîté le pas en 2011. Au-delà de l'image que renvoient souvent ces fervent·es catholiques, ce service est avant tout une aptitude aux gestes de simple humanité.

Myriam, l'éclaireuse

Myriam, c'est ma mère ! À sa retraite, elle s'est éprise d'une nouvelle passion : la célébration de funérailles. Alors qu'elle se libérait de son travail d'institutrice primaire et qu'elle atteignait, toujours en pleine forme, l'âge de tous les possibles, elle a décidé de côtoyer régulièrement la mort, la tristesse et le deuil. Elle fait partie de « l'équipe funérailles » de l'Unité pastorale de Welkenraedt – Baelen (province de Liège). Au décès d'une personne, elle rencontre la famille, ou s'entretient avec elle par téléphone, pour préparer la célébration. Elle prend le temps de s'associer aux proches du/de la défunt·e pour trouver ensemble ce qu'elles et ils souhaitent pour la cérémonie de « l'au revoir ». Elle s'adapte à la volonté de religieux ou non. Elle laisse couler les larmes. Elle écoute, surtout. Elle prend soin. Elle note scrupuleusement les mots posés pour « être juste et vraie » lorsqu'elle devra les déclamer au pupitre de l'église ou du crématorium.

>>>

EN QUELQUES MOTS

- + Après le décès d'un·e proche, certaines personnes peuvent se trouver seules face aux démarches administratives et à l'organisation d'une cérémonie.
- + Dans la province de Liège, des laïques mènent des cérémonies funéraires.
- + Ce sont souvent des femmes qui prennent soin des mort·es et de leur entourage.



Matin du 31 décembre 2024. Myriam, aidée par une employée du crématorium de Welkenraedt, positionne les différents symboles près du cercueil, comme demandé par les proches de la défunte.

Le jour de la cérémonie, elle accueille les proches. « *Parfois, ils nous tombent littéralement dans les bras* », raconte-t-elle. L'accueil se veut universel : « *tout le monde doit se sentir accueilli pour pouvoir dire au revoir avec son cœur* ». Ensuite, les lectures, rites et musiques s'enchaînent. « *Si parfois, on verse une larme ou si notre voix tremble, cela démontre notre empathie envers les proches.* »

Ce qui la motive et ressource dans cette activité a priori peu joyeuse, ce sont les liens qui se tissent et la richesse des rencontres. Il arrive que ces liens créés dans des circonstances douloureuses perdurent dans le temps : « *On a vécu quelque chose de fort ensemble* ». S'ajoute aussi la reconnaissance des personnes accompagnées : paroles de remerciements, cartes, fleurs et même une bouteille d'un mousseux qui représentait tout un symbole pour un défunt !

Ce qui l'a amenée à conduire des funérailles de manière régulière tient un peu du hasard, ou pas tout à fait. Après s'être impliquée dans la préparation d'enterrements de

membres de la famille, elle a été approchée par Claudine, la responsable de l'équipe funéraires de sa paroisse. Myriam ne pensait pas que cette activité bénévole prendrait autant d'ampleur dans sa vie. Mais ayant été confrontée à la mort durant son enfance, ce choix s'est imposé naturellement. « *j'avais 6 ans quand mon grand-père paternel est décédé et à cette époque, les morts, on les voyait. Je me souviens très clairement avoir mis un bouquet de violettes près de lui et ça ne m'a pas effrayée. Depuis toute petite, pour moi, la mort fait partie de la vie. Je crois aussi en quelque chose de plus grand, qui nous dépasse et ça m'aide.* »

Au registre des moments les plus difficiles à gérer, il y a les décès d'enfants, les personnes accidentées ou malades ou encore un infanticide. « *À ce moment, c'est un tsunami dans la famille*, explique Myriam. *On peut juste être là, prendre dans les bras, respecter les silences, car il n'y a pas de mots.* » L'équipe devient alors un refuge où déposer la souffrance et les émotions vécues.

Claudine, voix céleste

L'équipe funéraires dans laquelle officie ma mère est composée de treize personnes. Des réunions se tiennent 4 à 5 fois par an. Claudine est la responsable : « *L'important est de créer la cohésion du groupe, qu'on s'y sente bien, qu'on puisse y déposer des vécus difficiles ou des joies.* » Ce groupe a été créé en 2013 à l'initiative de Guy Balaes, curé de la paroisse qui, au-delà de la nécessité, trouvait l'idée intéressante de collaborer avec des personnes laïques. Tendance qui, de manière générale, semble d'actualité au sein de l'Église. « *Mais cet accompagnement n'est qu'une proposition qui ne s'applique qu'au bon vouloir des curés tant pour la création que pour les responsabilités déléguées. Les équipes, lorsqu'elles existent, fonctionnent parfois très différemment* », souligne Guy Balaes.

À Welkenraedt, Claudine et ses collègues sont à la manœuvre. « *Certaines cérémonies sont plus difficiles à préparer*, explique Claudine. *Les autres membres peuvent*

31 décembre 2024,
crématorium de
Welkenraedt. Myriam
conduit la cérémonie
des funérailles.



alors apporter leur aide et leur soutien. » Elle prend pour exemple les funérailles de deux dames assassinées. « *Tu ne peux pas dire "alléluia !", tu dois dire ta colère, tu peux dire ta tristesse, tu peux crier* », s'exclame-t-elle, les larmes aux yeux, tant ce drame l'avait touchée.

D'où l'importance aussi de la formation. La première, obligatoire, est dispensée par l'évêché. « *Les participant·es y découvrent la logique d'une célébration, des textes et les différents symboles, mais aussi des repères par rapport au deuil et des éléments d'écoute active* », mentionne Béatrice Calioww, responsable de la formation au diocèse de Liège. Une formation continue est également proposée.

À Welkenraedt, Claudine et son équipe vont encore plus loin en organisant des après-midi de rencontre entre bénévoles. Pour Claudine, « *ces échanges nous nourrissent et nous portent, pour tenir dans la durée* ». Plusieurs célébrant·es ont même créé un « *café deuil* ». La première séance s'est tenue en janvier 2025. Ces rencontres

sont ouvertes à toutes et tous. Elles ont lieu une fois par mois et en dehors de l'église pour ne fermer de porte à personne. « *J'ai senti chaque participante libre et désireuse de parler de ce qu'elle vivait. Ce temps de parole vient rencontrer un vrai besoin.* »

Valérie et Aurélie, endeuillées réconfortées

Début janvier. Valérie, la petite cinquantaine, m'attend sur le pas de la porte avec un large sourire. Je n'ai pas eu le temps de prendre place dans le salon qu'elle m'entraîne dans son récit. Elle a perdu sa maman en septembre dernier, d'un cancer. Au même moment, son père était hospitalisé. « *On était complètement perdus. C'était rassurant de savoir qu'on allait être accompagnés par une personne compétente* », affirme-t-elle. Son frère Kevin et elle ne se sentaient pas capables d'élaborer seul·es la cérémonie. Valérie s'est sentie encadrée mais libre, guidée et écoutée avec beaucoup de bienveillance. Le jour

des funérailles, une place physique a été gardée pour le papa toujours hospitalisé. « *Myriam parlait de lui, il était présent. Ça nous a permis de faire le premier pas vers le deuil, tous ensemble.* »

Myriam leur a remis un petit bouquet de feuilles d'automne, en lien avec les textes choisis. Délicatement déposé sur l'appui de fenêtre de la salle à manger, à côté d'une orchidée rose, il représente sa maman, une présence qu'elle chérit. Ce sont des détails qui comptent.

« *C'était un bel hommage*, conclut Valérie. *On se sent chanceux car cette cérémonie était un cadeau porteur d'avenir et qui me donne de la force.* »

Aurélie, 37 ans, a perdu sa maman il y a 3 ans puis sa petite sœur un an plus tard. Toutes deux ont mis fin à leurs jours. C'est dans ce contexte qu'elle a découvert l'existence des célébrant·es laïques. Sa voix douce et apaisée raconte le choc. « *Nous étions démunis face aux démarches administratives. Avoir un être humain qu'on ne connaissait pas, qui nous a écoutés, qui a*



Myriam retrouve Valérie chez elle quelques semaines après les funérailles de sa mère. Les liens perdurent.

accueilli nos émotions et qui a pris le temps de s'intéresser à ma maman puis à ma petite sœur, ça a complètement coloré la façon dont j'ai vécu cette période.»

La jeune femme évoque l'importance des rituels qui aident à traverser la tempête, d'autant plus lorsqu'ils sont personnalisés. Le choix des mots, des textes, des poésies et des chants, à l'image de sa maman puis de sa sœur. «*Tout était juste. Juste et différent les deux fois.*»

Aurélie n'hésite pas à dire que ces deux cérémonies étaient «*magnifiques*» alors que le contexte était lourd et grave. «*Avoir traversé ces épreuves avec tant de bienveillance me donne un jour envie de pouvoir à mon tour accompagner d'autres personnes dans ce moment douloureux qu'est la mort d'un proche.*»

Gwendoline, l'experte de la mort

Gwendoline Loosveld incarne la lumière et la joie malgré un parcours professionnel

et personnel jalonné d'expériences liées à la mort. Autrice de l'essai *Déjà ?*, publié fin 2022, elle anime des ateliers «*Death and Breakfast*» («*Mort et petit-déjeuner*»), au cours desquels le thème de la mort est abordé sous tous ses aspects, du plus matériel au spirituel. Elle est aussi «*sage-femme de la fin de vie*». Ce titre signifie pour elle informer, préparer et apaiser, qu'il s'agisse du début ou de la fin de vie.

La spécialiste met en lumière l'évolution des rites funéraires, qui sont aux origines de la civilisation et qui, tout comme la société, ont été modifiés par une culture de l'immédiateté et de l'individualisme. «*Auparavant, la communauté était présente pour veiller le corps décédé ou faire les derniers soins. Maintenant on téléphone directement aux pompes funèbres, on ne prend plus le temps et on ne met plus la main à la pâte humaine.*» Les rites, souligne Gwendoline, sont nécessaires, non seulement pour traverser la mort, mais aussi

pour faire face à d'autres deuils tout au long de la vie. Il est selon elle nécessaire de ralentir, pour vivre et mourir, pour accompagner les défunt·es et pour connecter les vivant·es et les mort·es à travers des gestes collectifs. «*Le rite du deuil se fait rarement seul. On a besoin de se relier à une communauté, de partager, de se connecter à la même dignité humaine qui est la tristesse ou l'impuissance devant la mort.*» Les célébrant·es laïques jouent un rôle essentiel dans cet acte de «*reliance*». Oser mettre des mots, accueillir les silences, accepter les émotions, tant celles des endeuillé·es que les leurs, participent à la beauté d'un rite, tremplin pour la suite de notre existence.

Faire face à la mort est une épreuve, mais aussi un chemin de résilience. C'est une confrontation entre la douleur de la perte et la richesse des liens qui se tissent. Dans le contraste de ces forces opposées, résonne la musique de la vie. ●